

Sortez de vos campus !

Pierre Lefebvre

Volume 53, numéro 2 (294), janvier 2012

Hommage à Jean-Pierre Issenhuth

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2012). Sortez de vos campus ! *Liberté*, 53(2), 34–37.

SORTEZ DE VOS CAMPUS!

Je n'ai pas connu Jean-Pierre Issenhuth. J'ai par contre eu la chance de le rencontrer, et dans des circonstances qu'en vérité j'hésite à qualifier. Tantôt elles m'apparaissent cocasses, tantôt bizarres, tantôt grotesques ou même extraordinaires. Peu importe, au final. L'essentiel est qu'elles m'aient donné l'occasion de voir l'homme à l'œuvre.

À ce moment-là, il y a de ça dix mois, je ne connaissais d'Issenhuth que *Le petit banc de bois* que j'avais, comme le veut l'expression, dévoré à sa parution en 2003. Ce recueil d'articles et de comptes rendus donnait déjà, pour ainsi dire, la mesure de l'homme ou, à tout le moins, une bonne idée de la sévérité bien placée qui pouvait l'habiter. Il y avait quelque chose de littéralement euphorique à constater, en plongeant dans ces pages, que l'exigence en matière de critique littéraire peut bel et bien exister dans notre consensuelle province de Québec. Faut-il vraiment préciser qu'à l'époque où il s'occupait de la poésie dans *Le Devoir*, la plupart de ceux qui se disaient poètes l'accusaient de ne pas aimer la poésie, pour la simple raison qu'il ne célébrait pas avec vigueur tout ce qui se publiait ?

Je n'avais pas encore lu *Rêveries*, son recueil de proses paru chez Boréal, dans lequel je suis plongé en ce moment. Ni non plus ce qu'il a fait, me semble-t-il, de plus beau : *Le cinquième monde* et *Chemins de sable*, ses deux premiers carnets publiés chez Fides. C'est à coup sûr à leur contact qu'on comprend qu'on a affaire à un véritable écrivain.

Installé dans les Landes de Gascogne, il y note un ordinaire des jours qui n'aurait sans doute pas déplu à Thoreau. Tout imprégnés d'une force tranquille qui n'a rien à prouver, ces carnets nous offrent une exploration concrète, intime, du monde et de la parole. C'est surtout cette attention constante à ce qui est qui trouble et enivre dans cette écriture. La chose est d'autant plus fascinante que cette vigilance n'y est pas qu'acuité du regard. Elle est aussi, et surtout, une affaire de gestes et de régularité : nourrir les canards, vider la fosse septique, émonder les arbres fruitiers, sarcler le potager, étendre le fumier et en observer le lent travail, glaner au dépotoir municipal les matériaux nécessaires — briques, pierres, tuiles, madriers, planches, fenêtres, carrelage — à la construction d'une cabane. C'est ainsi avant tout la main, chez Issenhuth, qui permet d'éprouver le monde. Lecture et écriture participent d'ailleurs du même mouvement et s'avèrent, elles aussi, de simples gestes aussi concrets qu'ancestraux. C'est sans doute la raison pour laquelle le poème bancal ou le texte boursoufflé semblent provoquer chez lui la même colère, le même dépit, qu'un toit qui coule.

Mais je digresse peut-être. Excusez-moi, je reprends.

Ça a commencé par une invitation. Le Département des littératures de l'Université Laval organisait, au printemps dernier, un colloque sur le négatif en littérature ou peut-être plutôt sur l'absence de négativité dans la littérature québécoise, ou enfin quelque chose dans ce genre-là. C'est comme ça qu'un matin le téléphone a sonné : est-ce que j'accepterais de participer à ce colloque avec un ou deux collègues de la revue ? Pourquoi pas ? Comme j'étais quelque peu étonné que l'on ait pensé à moi, j'ai rapidement exprimé ma crainte de ne pas y trouver ma place. On me rassura : les organisateurs, dans une espèce d'emportement qu'on pourrait toujours qualifier d'œcuménique, souhaitaient justement entendre des propos, je n'oserais pas dire « en friche » ni « sauvages », allons-y donc, pour être plus précis, pour « non universitaires » ou à tout le moins « non académiques ». La preuve, ajouta-t-on, et elle était parlante, c'est que Jean-Pierre Issenhuth y serait. C'est comme ça que Robert Richard, Robert Lévesque et moi nous sommes lancés dans l'aventure.

Avant d'aller plus loin, je me dois tout de même de préciser que les colloques universitaires me font en général un drôle d'effet. C'est peut-être dû à mon statut de pigiste, mais je m'habitue mal à travailler, non pas pour presque rien — ça, j'en ai l'habitude —, mais bien pour rien du tout. Dans ce genre de cirque, celui qui n'enseigne

pas, pas plus qu'il n'étudie, se trouve souvent dans une drôle de position : les uns y étant payés pour faire leur travail, les autres traversant une étape de leur cursus, l'invité, pour sa part, finit inévitablement par se demander, au fil des communications, s'il ne joue pas un simple rôle de faire-valoir, de *cheap labor* ou, s'il est ce jour-là particulièrement mal luné, de dindon de la farce. Pour m'éviter de répondre à cette cruelle question, j'ai donc fini par développer un *modus operandi* très simple : ne jamais pisser quoi que ce soit pour ce genre d'événements.

C'est comme ça que pour le gîte, le couvert et les frais de déplacement que l'on m'offrait, j'ai proposé de tricoter quelque chose à partir d'un texte que j'avais déjà publié. J'y avançais, en gros, que la littérature canadienne-française avait peut-être perdu de son mordant en devenant la littérature québécoise ; qu'en changeant bêtement de nom pour devenir nationale, elle s'était pour ainsi dire délestée d'une grande partie de sa négativité. On accepta la proposition, à mon grand soulagement.

Pouvant m'avérer extrêmement paresseux, je ne me suis replongé dans ce texte que le jour même de ma « communication ». C'est seulement là que je me suis rendu compte que, dans un passage sur la place de la littérature dans le Québec contemporain, je renvoyais dos à dos les universitaires et les chroniqueurs « culturels », en affirmant que la plupart d'entre eux, chacun à leur manière, passaient, et de façon radicale, à côté de la littérature. Ce n'était peut-être pas l'idéal dans le contexte, mais comme j'avais un verre dans le nez (on venait de sortir de table), je me suis dit, bêtement, que ce serait amusant de provoquer un petit peu. C'est malheureusement en lisant le texte à l'assistance que j'ai réalisé à quel point je n'y allais pas de main morte. Bref, ç'a jeté un froid.

Il fallait peut-être s'y attendre : au moment de la discussion qui concluait le colloque, la directrice du Département nous a demandé, à nous, les mécréants, ce que nous attendions des universitaires. C'est là que Jean-Pierre Issenhuth, qui s'était fait plutôt discret depuis le début, s'est éclairci la voix pour éructer un tonitruant : « RIEN ! » Un convive pétant dans un restaurant sévèrement sélect n'aurait pas causé plus d'émoi. Même moi, c'est pour dire, j'ai ressenti un malaise. J'ai tenté de calmer le jeu, à tout le moins d'en arrondir les angles, en avançant que je n'irai pas jusque-là, mais que j'attendais des universitaires du sens, ce que les présentations PowerPoint et le vocabulaire plus techniciste que savant ne me semblaient guère

prodiguer. Mes efforts, il faut le dire, furent déployés en pure perte. Issenhuth, en effet, je n'oserais pas dire comme un volcan endormi, même si c'était un peu ça, s'était réveillé : « Je ne vous lis plus. Vous m'ennuyez. Vous ne dites rien. »

De l'effarement muet des uns aux réfutations amicales et bon enfant des autres, rien ne semblait être en mesure d'arrêter la coulée de lave, et surtout pas les justifications corporatives qui fusaient çà et là : « **SORTEZ DE VOS CAMPUS ! TOUT LE MONDE S'EN FOUT, DE VOS CONNERIES !** »

Je me demande par moments si le plus étonnant n'était pas de constater à quel point une simple parole laissait ces professionnels et futurs spécialistes de la littérature effarés. C'était peut-être dû à une trop grande fréquentation de leur jargon, si ce n'est de leur babil. Il était difficile en les regardant de ne pas penser au *Livre à venir* de Maurice Blanchot, dans lequel il affirme qu'il y a essentiellement deux façons d'aborder la littérature. La première est celle d'Ulysse, qui demande à son équipage de l'attacher solidement au mât du navire afin de lui permettre d'écouter, en toute sécurité¹, l'envoûtant chant des terrifiantes sirènes. La seconde est celle d'Achab, dont le filin du harpon l'entraîne à ne faire qu'un avec le corps de la monstrueuse baleine, le liant ainsi à l'abîme d'une façon définitive. Il était clair que, cet après-midi-là, dans un local un peu gris, un peu triste, du Département des littératures de l'Université Laval, les deux mythiques marins s'affrontaient une fois de plus.

Score final cette fois-là : 10 à 0 pour Achab.

Merci, M. Issenhuth.

1. sociale, ha, ha !